



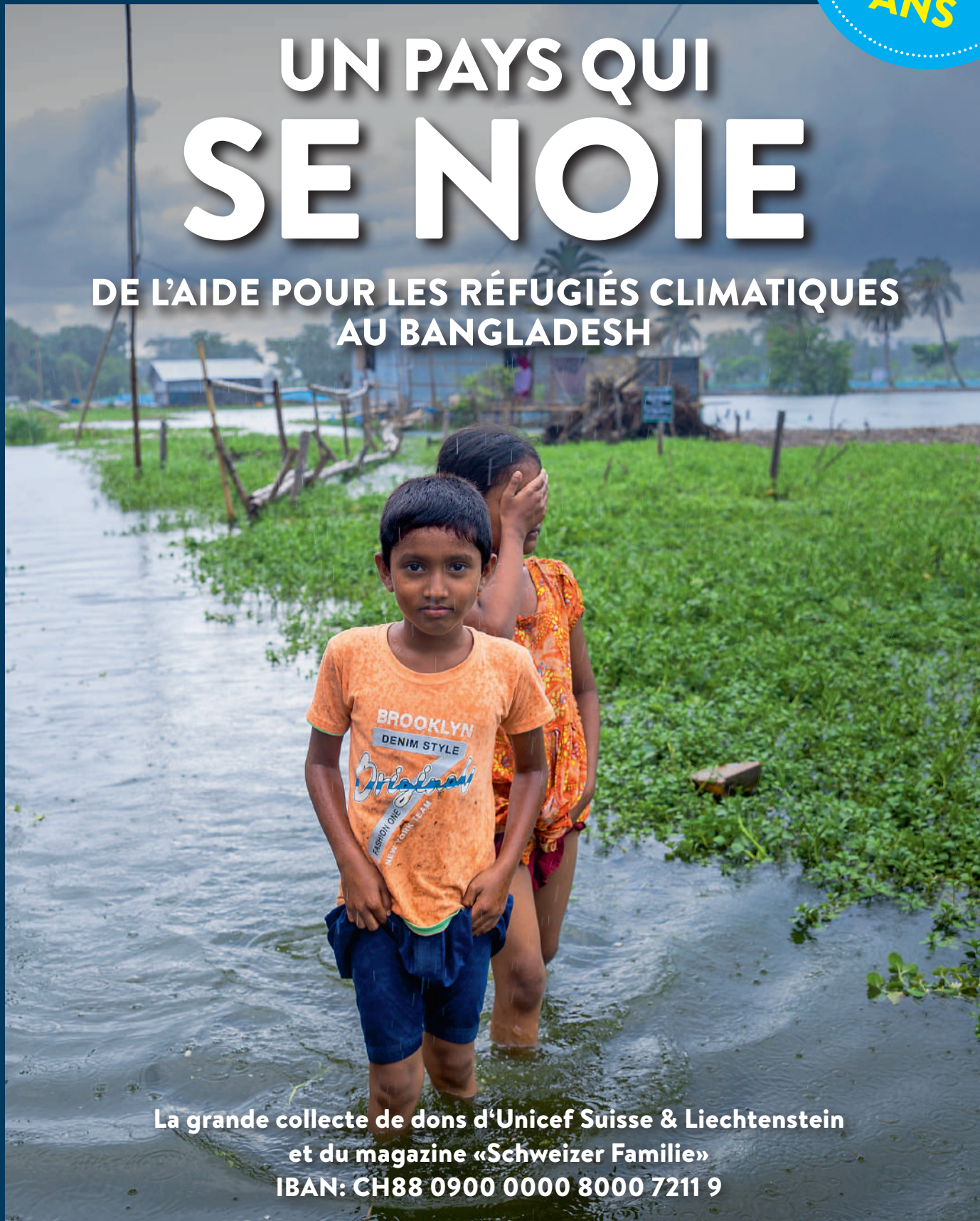
SEMAINES DES ÉTOILES 2023

DU 20 NOVEMBRE À NOËL

LES
SEMAINES
DES ÉTOILES
ONT 20
ANS

UN PAYS QUI SE NOIE

DE L'AIDE POUR LES RÉFUGIÉS CLIMATIQUES
AU BANGLADESH



La grande collecte de dons d'Unicef Suisse & Liechtenstein
et du magazine «Schweizer Familie»

IBAN: CH88 0900 0000 8000 7211 9

unicef



Schweizer
Familie



Bettina Junker, directrice
générale du Comité pour l'Unicef
Suisse et Liechtenstein



Daniel Dunkel,
rédacteur en chef de
«Schweizer Familie»



Les enfants vivant en Suisse et au Liechtenstein viennent en aide à des enfants en difficulté – cette année, aux réfugiés climatiques au Bangladesh. Ils sont des milliers à vivre dans des bidonvilles sans système d'évacuation des eaux usées ni accès à l'eau potable.

Les «Semaines des étoiles 2023» visent à améliorer les choses. La grande collecte de dons dure du 20 novembre à Noël.



Photo de la couverture

De fortes précipitations ont inondé une partie du bidonville à Khulna. Les événements météorologiques extrêmes se multiplient au Bangladesh.



CHERS JEUNES LECTEURS ET LECTRICES, VOUS AVEZ UN RÔLE À JOUER!

Les «Semaines des étoiles» fêtent leur anniversaire! Depuis 20 ans, les enfants vivant en Suisse et au Liechtenstein récoltent des dons pour les enfants en difficulté – cette année aussi. Les dons permettent d'aider des réfugiés climatiques qui vivent dans des bidonvilles au Bangladesh. Des toilettes,

des pompes à eau et des stations d'épuration seront aménagées. Ton aide compte! Bricolages créatifs, sirop maison, spectacle de théâtre: il existe beaucoup de possibilités de recueillir des dons. Les «Semaines des étoiles» durent du 20 novembre à Noël. Vous pouvez y participer seuls, en groupe ou

avec votre classe. Pour vos collectes, vous pouvez utiliser la tirelire des «Semaines des étoiles» et vous versez vos recettes à l'Unicef. Sur le site semaines-desetoiles.ch, vous pouvez aussi lancer une collecte en ligne. **À l'occasion de l'anniversaire des Semaines des étoiles, différentes personnalités en vue**

offrent leur soutien. Annonce ta collecte jusqu'au 31 octobre. Peut-être auras-tu très vite des nouvelles de **Stefanie Heinzmann** ou de **Kunz**, prêts à t'aider!

Pour t'inscrire:



DONS

Unicef Suisse et Liechtenstein
Pfingstweidstrasse 10
8005 Zurich
IBAN CH88 0900 0000 8000 7211 9
Mention «Semaines des étoiles 2023»

Informations sur: semainesdesetoiles.ch

Partenaire dans le domaine des médias



**+50
FRANCS
DE ALDI**

De nombreuses personnalités soutiennent les visées des «Semaines des étoiles», par ex. l'ambas-

sadeur de l'Unicef **Kurt Aeschbacher**, l'ambassadrice de l'Unicef et chanteuse **Stefanie Heinzmann**, les

musiciens **KUNZ**, **Remo Forrer** et **Andrew Bond**, la danseuse **Arina Luisa**, la présentatrice TV **Sandra**

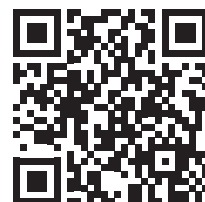
Studer, le comique **Rob Spence** et le Cabaret **Divertimento**. La Fédération des Ludothèques Suisses offre

elle aussi son appui à cette grande collecte de dons. À l'occasion des 20 ans des Semaines des étoiles, **ALDI**

SUISSE fait don de 50 francs pour chaque collecte jusqu'à un plafond de 50 000 francs. aldi-suisse.ch



**PARTICIPEZ
MAINTENANT**
LES COLLECTES
ONT LIEU **DU 20**
NOVEMBRE
À NOËL



**INSTANTANÉS DE LA
VIE QUOTIDIENNE**

Vous voyez ici
l'habitation de quatre
jeunes femmes dans
les bidonvilles de
Khulna.



L'eau propre est
une denrée rare
dans les bidon-
villes de Khulna.



Dans le bidonville de Bastuhara à Khulna, les sols et l'eau sont souillés par des matières fécales, car il n'y a pas de canalisation en état de fonctionner.



DE L'ESPOIR POUR LES ENFANTS DES BIDONVILLES

Le changement climatique provoque des inondations de plus en plus graves au Bangladesh. Des milliers de personnes ont dû partir de chez elles. Dans des villes comme Khulna, elles font face à des conditions d'hygiène insuffisantes. Les enfants surtout risquent d'attraper des maladies graves. Les «Semaines des étoiles» ont pour but de les aider.

— Texte Gabriela Meile Photos Reto Albertalli





Nur Ahmed Sheik (derrière) et ceux qui lui sont chers dans le bidonville de Bastuhara, «la place des personnes qui ont perdu leur chez-soi». La famille a dû fuir en raison de l'érosion causée par le débordement du fleuve.

D'abord, le fleuve a avalé les champs et les prés. Les quelques vaches, chèvres et poules n'avaient presque plus d'endroit au sec. Le paysan espérait chaque jour que l'eau cesserait de monter. Puis, soudain, elle a atteint la véranda de sa maison. Nur Ahmed Sheik a compris alors qu'il devait partir avec sa famille. Il a réussi à vendre quelques bêtes; les autres sont restées et ont été englouties avec le reste de ses biens.

C'était en 2018. Au Bangladesh, des milliers de personnes vivent une situation semblable à celle de cet homme de 64 ans, de son épouse, de ses enfants et petits-enfants. Ce pays d'Asie du Sud est l'un des plus fortement touchés par le changement climatique. Une grande partie du Bangladesh n'est qu'à quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. Celui-ci ne cesse de s'élever et la mer risque d'engloutir durablement un cinquième de la surface. De surcroît, les fleuves débordent de leur lit et emportent un sol précieux. Les tempêtes tropicales accompagnées de précipitations

«Je suis parti en direction du sud-ouest, loin du fleuve Padma qui nous a tout pris.»

Nur Ahmed Sheik, ancien agriculteur et aujourd'hui réfugié climatique

diluviennes ainsi que, d'autre part, les périodes de sécheresse extrême poussent les gens à émigrer vers les zones urbaines. Par exemple à destination de la ville de Khulna. Au cours de ces dix dernières années, sa population a augmenté de 20 pour cent et compte un million et demi d'habitants. Les emplois sont rares, le coût de la vie élevé. C'est pourquoi près de 500 000 personnes vivent dans des zones d'habitation informelles où l'alimentation en eau et les installations sanitaires sont insuffisantes. Les matières fécales pénètrent dans le sol et polluent l'eau et la terre.

C'est dans l'un de ces 302 quartiers pauvres que vit aujourd'hui Nur Ahmed Sheik avec ses proches. Cet agriculteur

devenu réfugié climatique a quitté Madaripur, au sud, en direction du sud-ouest. «Il fallait fuir le fleuve Padma qui nous a tout pris», dit-il. Arrivé à Khulna, il s'est enquis d'un endroit où rester et s'est retrouvé dans le quartier de Bastuhara. Ce nom signifie à peu près: la place des gens qui ont perdu leur chez-soi.

Le choléra éclate

Comme dans tous les bidonvilles de la ville, les gens souffrent du manque d'hygiène. Ils ont des infections de la peau, des parasites ou de la diarrhée. Sans eau propre, les enfants sont les premiers à tomber malades. Ils ne peuvent pas aller à l'école, n'ont pas la possibilité de développer leur



«La pluie me rend triste. Car l'eau goutte de notre toiture et franchit nos seuils. Le couloir se mouille et devient glissant, nos meubles se soulèvent et se déplacent, nos habits sont trempés. Notre peau est le plus souvent humide. Nous avons souvent des refroidissements – presque tout le temps en fait. La toux ne s'arrête plus.

Mes livres scolaires sont ce que je possède de plus précieux. J'essaie de les protéger de l'eau. Mais il est rare que je réussisse. Au printemps, mes parents ont comblé de terre le fond de la maison où nous habitons avec mes quatre frères et sœurs et ma grand-mère. Ainsi, tout est un peu surélevé et le sol devrait être moins inondé. Mais cela n'a pas servi à grand-chose. Maintenant, les plafonds sont plus bas et les adultes doivent parfois se

pencher. Je trouve cela idiot.

Ce qui est pénible aussi, c'est la gabegie qui règne chaque matin devant les quatre toilettes à côté de notre maison. Nous partageons les nôtres avec une vingtaine de personnes. Tellement de gens! C'est toujours le chaos! Les W.-C. ne

L'HISTOIRE DE

ROSHNI SHEIK, 9 ANS,

dans le bidonville de Bastuhara

”

J'ai souvent des refroidissements – presque tout le temps en fait. La toux ne cesse jamais.

sont pas très hygiéniques et n'offrent pas non plus suffisamment d'intimité. Ce sont surtout mes sœurs aînées qui s'en irritent: elles sont à la puberté et ont leurs menstruations. Moi, je n'y connais rien.

Néanmoins, je souhaiterais des W.-C. à l'intérieur de nos quatre murs. La vie

Roshni devant sa maison. Souvent, l'eau de pluie pénètre à l'intérieur et mouille tout.

serait plus simple et plus belle. Au moins, nous avons notre propre pompe dans notre cour intérieure. L'eau que nous tirons n'est cependant pas propre. C'est pourquoi nous avons des éruptions de la peau quand nous l'utilisons pour nous laver et la diarrhée si nous ne la faisons pas bouillir suffisamment pour faire la cuisine.

Si nous voulons boire, ma grand-mère doit marcher dix minutes jusqu'à un puits profond et nous rapporter les cruches une fois remplies.

Cela lui demande beaucoup de force. Et elle doit aussi s'y rendre quand il ne pleut pas. Parce qu'alors, rien ne coule de notre pompe. C'est un inconvénient, je sais. Malgré tout, la pluie me rend triste à chaque fois.»



Les systèmes d'évacuation des eaux usées sont une urgente nécessité dans les bidonvilles. Les tuyaux blancs (au milieu de l'image) déversent l'urine et les excréments humains directement dans le ruisseau.



potentiel et sont freinés dans leur développement mental et physique. Presque chaque année, une épidémie de choléra se déclare; plus de 3000 personnes en meurent, dont beaucoup d'enfants. Leur permettre d'avoir accès à de l'eau propre et à des toilettes adéquates raccordées à un système d'épuration, telle est la visée des «Semaines des étoiles». En plus, la grande collecte d'Unicef Suisse & Liechtenstein et de «Schweizer Familie» fête son anniversaire: depuis vingt ans, des enfants collectent des dons pour leurs pairs touchés par la pauvreté. Tout a commencé au Bangladesh et c'est là aussi qu'iront les dons récoltés en 2023.

Des systèmes d'épuration pour les bidonvilles

Depuis juin, la mousson du sud-ouest amène des pluies sur le pays. Dans le bidonville de Bastuhara, Roshni Sheik, 9 ans, (voir son portrait page 7) lève les yeux vers la toiture de son habitation qui commence à goutter. Elle n'est pas parente de Nur Ahmed. Sheik est un nom courant pour les célibataires et les hommes; comme Begum pour les femmes mariées. Toutefois, la fillette et le monsieur d'un certain âge partagent le même sort dans le quartier pauvre: trop d'eau, trop peu d'eau salubre. «Je n'aime pas la pluie», dit Roshni. «Elle mouille tout. Mes habits, mes livres d'école, notre literie. Tout!» Elle-même, ses quatre frères et sœurs, ses



« Nous installons des stations de traitement de l'eau pour que les gens soient plus nombreux à avoir accès à de l'eau salubre. »

*Qausar Hossain, 53 ans,
directeur du bureau de
l'Unicef à Khulna*

parents et ses grands-parents sont souvent malades. Sa mère, Taslima Begum, 45 ans, fait remarquer: «Les enfants ne devraient pas grandir dans de telles conditions. J'aimerais tellement pouvoir offrir plus aux miens.»

Devant la porte, les gens pataugent en sandales dans les flaques sales. Des femmes se déplacent avec des récipients en direction des pompes à eau potable. Il y en a deux à Bastuhara – pour plus de



Près de 500 000 personnes vivent dans le bidonville de Bastuhara. L'évacuation des déchets n'existe pas; les s

2000 personnes. Les tuyaux s'enfoncent profondément dans le sol. L'eau ramenée à la surface est propre. Mais en raison de la hausse du niveau de la mer, l'eau douce se mélange à l'eau salée et la teneur en sel augmente.

«L'eau potable salée peut causer de l'hypertension ou des infections des voies respiratoires et provoquer des fausses couches chez les femmes enceintes», dit Qausar Hossain, 53 ans, directeur du bu-



Les sœurs de Roshni vont chercher de l'eau. Cette tâche incombe aux femmes et aux filles.



La famille de Roshni partage les W.-C. avec quatre autres familles.



Les bidonvilles de Khulna. À maint endroit, les sols et les cours d'eau regorgent de plastique.



La pluie ininterrompue a fait monter le niveau de la rivière. Les enfants utilisent de simples passerelles en bois pour traverser.

«Les enfants ne devraient pas grandir dans de telles conditions. J'aimerais tellement pouvoir leur offrir mieux.»

Taslima Begum, 45 ans, mère de Roshni

reau de l'Unicef à Khulna. Si l'on creuse des puits plus profonds, cela n'aide qu'à court terme. En revanche, il est possible d'obtenir des résultats durables pour d'autres problèmes en prenant les bonnes mesures. Par exemple pour les toilettes qui consistent souvent en un trou dans le sol sans dispositif de rinçage. Les matières fécales et l'urine pénètrent dans la terre et souillent l'eau utilisée par les familles pour se laver et faire la cuisine. «Avec l'argent

collecté en Suisse, nous souhaitons installer des systèmes pour traiter l'eau. Et nous soutenons le gouvernement dans ses efforts pour étendre les conduites afin que les gens soient plus nombreux à avoir accès à une eau salubre.» En outre, des systèmes d'épuration sont aménagés dans les zones d'habitation informelles. Des réservoirs étanches devraient recueillir les déjections. La boue est collectée puis transformée en engrais. «Nous sommes

confiants de pouvoir achever d'ici 2025 ce programme en matière d'eau, d'assainissement et d'hygiène. En partie grâce aux «Semaines des étoiles», explique Qausar Hossain. «80 000 personnes peuvent en bénéficier.»

Monira Khatun, 30 ans, (voir son portrait page 11) souhaite depuis longtemps une meilleure infrastructure. Des toilettes seraient déjà une bénédiction pour son travail. Cette infirmière est présente dans



À Bastuhara, une simple maisonnette sert de salle d'attente et de dispensaire. Elle est bondée.



En haut: la médecin Farzana Ahmed (milieu) examine Bappi (derrière) et un autre garçon au centre de santé.

À gauche: des pustules se sont formées sur le doigt de Bappi.



Dans l'eau sale en sandales: cela provoque des maladies de la peau.

le quartier de Bastuhara six jours par semaine pour veiller sur ses habitants et habitantes. Une simple maisonnette en bois sert à la fois de salle d'attente et de dispensaire. Une vingtaine de femmes et d'enfants attendent en s'éventant. Il n'y a pas de W.-C. – par ex. pour les personnes ayant la diarrhée – ni d'eau courante. «Mes patientes et moi devons rester des heures dans la chaleur sans rien à boire et sans pouvoir nous laver les mains», précise Monira Khatun, tandis qu'elle mesure la tension d'une femme. Ensuite, elle vaccine un petit garçon, prescrit des médicaments. Si elle ne peut rien faire, elle envoie les gens chez sa cheffe, la médecin Farzana Ahmed, 26 ans, au centre de santé de la ville, situé à proximité et bien équipé. Une consultation coûte 50 takas - 40 centimes.

Ce qui semble peu est une grosse somme pour beaucoup, car leur salaire s'élève



«Les enfants ont des allergies et des parasites, à force d'être tout le temps dans l'humidité.»

Farzana Ahmed, 26 ans, médecin au centre de santé de la ville à Khulna

souvent à moins de deux francs par jour. À l'échelle du pays, un quart des 170 millions d'habitantes et d'habitants est touché par la pauvreté. À Khulna, la proportion atteint même 40 pour cent. Au centre de santé, le personnel dispense du prix de la consultation les personnes qui ne sont pas en mesure de s'en acquitter.

Bappi Hossein, 10 ans, et sa tante en font partie. Le garçon explique: «J'ai des pustules sur la peau et elles me démangent.» Farzana Ahmed examine ses mains, ses bras et ses jambes et lui dit: «Comme beaucoup d'enfants, tu as une allergie et des parasites parce que tu es trop souvent dans l'humidité.» La pluie, dit le garçon, pénètre dans l'habitation de sa tante chez qui il vit depuis que son père est parti. L'eau s'engouffre dans le couloir et chasse le contenu de la latrine jusque dans les chambres. La médecin hoche la tête et lui

→



Dans le dispensaire de Monira Khatun, il n'y a pas de W.-C. ni d'eau courante. Elle s'occupe des gens du bidonville dans la mesure de ses moyens.

«Ce sont les plus pauvres des pauvres qui vivent dans le quartier de Bastuhara. Leurs maux sont multiples et ils sont principalement causés par l'eau. Celle que l'on boit a une teneur en sel trop élevée et celle qu'on utilise pour les tâches ménagères est souillée. Il n'existe pas de véritable dispositif pour évacuer les déjections humaines – celles-ci se déversent directement dans l'environnement. En outre, la pluie qui est fréquente à cette saison ne s'infiltre pas suffisamment. Les gens pataugent dans les flaques; leurs logements sont inondés, leur peau et leurs habits sont humides en

permanence. Pour toutes ces raisons, les gens tombent malades. Ils souffrent de parasites, d'éruptions cutanées ou de pustules, de diarrhées, de refroidissements et de fièvre.

C'est à moi qu'ils s'adressent en premier lors de tels problèmes et je leur procure des soins de base. Près de 25 personnes viennent me voir chaque jour. Je demande d'abord à chacune d'elle comment elle se sent, mesure la tension sanguine et la tempé-

L'HISTOIRE DE **MONIRA KHATUN, 30 ANS,** infirmière à Khulna

rature, ausculte les poumons à l'aide d'un stéthoscope, note le poids et la taille. J'essaie de soulager les maux au moyen de médica-

”

J'espère que notre infrastructure s'améliorera grâce à l'Unicef. Mais je ne me plains pas.

ments. Si cela ne suffit pas, j'envoie les patients au centre de santé de la ville pour qu'ils suivent un traitement.

L'une de mes tâches, c'est vacciner les jeunes enfants, par exemple contre la tuberculose, la diphtérie ou la rougeole. Et je dois aussi faire subir des tests de grossesse. C'est compliqué. Les femmes sont censées uriner sur un bâtonnet mais nous n'avons pas de toilettes sur place. Même l'eau courante manque: nous ne

pouvons donc ni nous laver les mains ni boire. J'espère que notre infrastructure s'améliorera grâce au projet de l'Unicef.

Mais je ne me plains pas. Rendre service aux gens me tient très à cœur. C'est mon père qui a inspiré mon choix professionnel: il a eu une attaque cérébrale il y a plus de 15 ans. Paralysé depuis lors, il a besoin des soins de ma mère et des miens. C'est pourquoi je n'ai pas quitté la maison: je ne suis pas mariée et n'ai pas d'enfants. Le vœu de fonder ma propre famille se réalisera peut-être un jour. Pour l'heure, je m'occupe des gens de Bastuhara.»



Dans le bidonville de Bastuhara, l'évacuation des déchets a été organisée avec la population.

Jerin (à gauche) et sa mère Shewli Begum. Elles aussi sont des réfugiées climatiques.



Les installations sanitaires sont souvent surélevées, de manière à ne pas être inondées.

LE BANGLADESH – MENACÉ PAR LE CHANGEMENT CLIMATIQUE

Le Bangladesh, un pays d'Asie du Sud, a une superficie de 148 000 kilomètres carrés. Avec ses 173 millions d'habitantes et d'habitants – dont près de 60 millions d'enfants – il est, quant à sa population, le huitième pays du monde; c'est aussi l'un des plus densément peuplés. Un quart de la population vit dans la pauvreté.

Cet État est entouré par l'Inde et le Myanmar ainsi que par le golfe du Bengale dans l'océan Indien. En outre, le Brahmapoutre et le Gange forment le plus grand delta au

monde. C'est là que se trouve la plus vaste forêt de mangroves d'un seul tenant.

Le Bangladesh est l'un des pays de la planète les plus fortement touchés par le changement climatique; en outre, il ne se trouve en partie qu'à quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. Et celui-ci ne cesse de s'élever.

L'eau de mer s'engouffre à l'embouchure des fleuves, les cours d'eau gonflent et débordent de leur lit dans l'arrière-pays.

Il faut s'attendre à ce qu'un cinquième de



la surface du pays soit inondé en permanence. En plus de l'érosion causée par le débordement des fleuves, il y a des catastrophes naturelles

toujours plus nombreuses en raison du changement climatique: des cyclones, des périodes d'extrême sécheresse ou des moussons accompa-

Il faut s'attendre à ce qu'un cinquième de la surface du pays soit engloutie.

gnées de précipitations abondantes et d'inondations. Comme l'industrie détruit en partie la forêt de mangroves, les tempêtes tropicales touchent la côte de plein fouet. Les événements météorologiques extrêmes contraignent les gens à partir de chez eux et à chercher refuge dans les villes. On estime que plus d'un million de personnes ont déjà perdu leur maison. Il n'est pas possible de chiffrer combien de migrants et de migrants climatiques se déplacent temporairement.



Les fleuves qui s'élargissent et gonflent, comme ici le Padma, emportent la terre (érosion) sur leur passage et détruisent les maisons, les cultures et l'infrastructure. Plus d'un million de personnes au Bangladesh ont déjà perdu leurs moyens de subsistance.

tend un antibiotique, un antiallergique, des comprimés contre les champignons et un vermifuge. «Avec tout ça, ton éruption cutanée s'atténuera bientôt, je l'espère», dit-elle en souriant.

Consolider la santé

La propreté du milieu ambiant serait tout aussi importante que les médicaments. C'est pourquoi les «Semaines des étoiles» soutiennent aussi des programmes où des toilettes sont construites sur des emplacements surélevés, de manière à ne pas être inondées. Ou des projets axés sur l'évacuation des déchets. À Bastuhara, le plastique et les bouteilles en PET sont collectés et apportés à la déchetterie de la ville. En outre, un personnel formé à cet effet transmet des connaissances en matière d'hygiène et montre aux enfants comment se laver les mains ou les désinfecter. Au bureau de l'Unicef, Qausar Hossain explique: «Si le comportement de la population change, la santé s'améliorera elle aussi.»

Devenir un jour médecin, tel est le rêve de Khadiza Akter Farhana, 14 ans, (voir son portrait page 14). Elle habite avec sa sœur et ses parents dans le bidonville de Rupsha Ghat qui porte le nom du cours d'eau tout proche. Ici, les inondations sont plus rares et la plupart des gens ont l'eau courante chez eux. «Mais nous ne pouvons pas boire cette eau. Elle est insalubre», explique l'adolescente. «Pour l'eau propre, ma maman doit transporter tous les jours des cruches de près de dix kilos sur plusieurs centaines de mètres.» Et déboursier de l'argent, alors qu'il y en a peu. Le père de Khadiza ne gagne pas beaucoup comme journalier et le magasin de vêtements de sa mère marche tant bien que mal. Avant, d'après ce que lui a raconté sa grand-mère, ils avaient une meilleure situation. «Mais en 2009, l'année de ma naissance, le cyclone Aila a détruit tout ce que nous possédions.»

Les tempêtes tropicales de ce type sont fréquentes au Bangladesh. Elles se produi-

sent de mars à avril et de septembre à octobre. En raison du changement climatique, leur nombre a augmenté. De plus, elles sont devenues plus violentes et donc plus dangereuses. Vers 1970, il y avait à peu près tous les cinq ans un cyclone d'ampleur catastrophique, aujourd'hui, il y en a à chaque saison. Selon les estimations, 8,3 millions de personnes vivent au Bangladesh dans des zones à haut risque. Plus d'un million d'entre elles ont déjà perdu leur chez-soi. Près de 30 pour cent à la suite d'un cyclone. Les 70 autres pour cent ont pris la fuite en raison de l'érosion provoquée par le débordement des fleuves.

Des salaires bas dans la branche textile

Voici le parcours de la famille de Jerin Akter Lamia, 14 ans. Elle est arrivée de Barishal où le Meghna avait débordé. «Le fleuve est devenu de plus en plus large et a fait disparaître lentement notre terre», tel est le récit de Jerin. En 2005, ses parents

→



Le tatouage au henné sur la main de Khadiza a été réalisé à l'occasion d'une fête du sacrifice, quelques jours auparavant.

«Initialement, ma famille vient de Koyra, à trois heures d'ici. Ma petite sœur et moi n'y sommes jamais allées. Par les récits de mes parents et de ma grand-mère, je sais toutefois qu'un cyclone s'est abattu sur la région et que la mer a envahi les terres. Le cyclone Aila leur a pris tout ce qu'ils possédaient: la maison, les champs de céréales et de légumes, les bêtes. L'eau a atteint en très peu de temps le balcon et a continué de monter. Ma grand-mère dit qu'elle leur arrivait littéralement jusqu'au cou. Ils se sont réfugiés dans une école que le gouver-

nement avait aménagée en hébergement d'urgence. Deux jours plus tard, ils se sont mis en route en direction de la ville de Khulna. Ma mère était enceinte de moi.

Avec mon père et des proches, elle est montée sur un bateau qui leur a permis de traverser la rivière, la Rupsa. Ma maman dit qu'ils avaient emporté quelques affaires et laissé beaucoup de choses sur place. Ils ont dû repartir de zéro.

L'HISTOIRE DE

KHADIZA AKTER FARHANA, 14 ANS,

dans le bidonville de Rupsha Ghat

Maintenant, mes parents et nous les filles vivons dans la même rue que notre



Les garçons ont tellement de libertés. Mais moi, je veux étudier, parce que j'ai un rêve.

tante, notre oncle et notre grand-mère. Avec nos proches et deux autres familles, nous nous partageons une salle à manger, une cuisine, des W.-C. et une buanderie. L'eau qui sort de la conduite n'est pas potable. C'est pourquoi ma mère part chaque matin très tôt pour pouvoir être à six heures à la fontaine d'eau potable.

Avant, cette tâche était la mienne. Mais depuis que j'ai atteint la puberté, ma

mère me protège. Elle craint que des gars me guettent et me harcèlent. C'est pourquoi je n'ai le droit de sortir que pour aller à l'école. Sinon, je reste avec ma sœur, je joue avec elle ou j'aide aux travaux ménagers.

J'obéis à mes parents. La situation ne me réjouit pas. Les garçons ont tellement de libertés. Ils s'intéressent peu à l'enseignement et aux devoirs scolaires. Moi en revanche, j'y consacre beaucoup de temps. Je veux étudier parce que j'ai un rêve: devenir médecin, soigner des personnes malades et voir un monde différent.»



L'eau que l'on tire des pompes est souvent polluée et n'est utilisée que pour laver.



La mère de Khadiza se met en route avec ses voisines pour aller chercher de l'eau potable à une fontaine, à Rupsha Ghat.



Au Bangladesh, de plus en plus d'enfants grandissent dans des bidonvilles. Leurs parents ont fui le changement climatique.

«Ma maman aimerait que j'aie un jour une meilleure situation qu'elle et que je puisse quitter ce quartier.»

Jerin Akter Lamia, 14 ans

sont partis pour Dacca. Sa mère est devenue domestique, son père a été engagé dans une usine d'habillement. Le Bangladesh est l'un des exportateurs majeurs de textile et la branche est l'une des principales sources de revenu. Mais les salaires sont bas. «Mes parents ont été sans emploi en 2020 pendant le confinement dû au coronavirus.» Ils ont donc de nouveau déménagé, ce qui représentait de gros frais. Cette fois, ils se sont installés dans les bidonvilles de Khulna, chez une parente. «C'est minuscule. Mes parents ont une chambre; quant à moi, je dois grimper sur une échelle pour atteindre ma couchette

sous le toit. Nous partageons la cuisine, la buanderie et les cabinets avec d'autres personnes.» Au moins, à Rupsha Ghat, ils ont un endroit où loger et les adultes ont trouvé du travail. Sa mère est de nouveau domestique et son père gère une petite boutique de cosmétiques. Le loyer coûte 3000 takas, plus de 20 francs. Le gain des parents atteint 10 000 takas par mois. «Ce qui rentre est immédiatement dépensé – y compris pour mes cours de rattrapage. Ma maman aimerait que j'aie un jour une meilleure situation et que je puisse quitter ce quartier», dit Jerin. Que ce soit à Rupsha Ghat ou dans un autre bidonville:

partout, les garçons et les filles, les hommes et les femmes espèrent un avenir meilleur.

À Bastuhara, la place des gens qui ont perdu leur chez-soi, l'ancien agriculteur Nur Ahmed Sheik est assis sur son lit. Les couchettes de ses enfants et petits-enfants ne sont séparées que par de minces cloisons ou des étagères. La fumée de la cuisine brûle les yeux et les poumons. Derrière un rideau, des W.-C. sont aménagés dans le sol et reliés directement à la rivière. Dès qu'il pleut, l'eau pénètre dans l'habitation. Seuls les meubles d'Ahmed Sheik sont placés sur des briques afin que la partie inférieure ne soit pas mouillée et salie. L'homme regarde autour de lui et dit: «J'ai le mal du pays.» Avant, ils ne possédaient pas grand-chose mais leur revenu était sûr. Aujourd'hui, il vend des légumes sur un paillason. «Avec le peu que j'en retire, je ne peux pas vraiment rêver.» S'il pouvait faire un vœu, ce serait de rénover son habitation. Pas pour lui – mais en premier lieu pour ses enfants. ■



SEMAINES DES ÉTOILES 2023

Mille enfants de moins de cinq ans meurent chaque jour dans le monde à cause de l'eau sale et du manque d'hygiène. L'Unicef vient en aide.




**Semaines
des étoiles**

unicef 
**Schweizer
Familie**

Supplément spécial du magazine «Schweizer Familie» et d'Unicef Suisse & Liechtenstein.

Paraît dans l'édition no 41 de «Schweizer Familie» du 12 octobre 2023.

Partenaire
dans le domaine
des médias

SPICK